



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

15 août 1944 –Débarquement de Provence
Olivier Schloesing

Le 15 Août 1944, 250 000 soldats de l'armée française débarquent en Provence.

Au sein de la 1ère DFL, neuf cadets participent au débarquement :

J-J. Demorest, J. Folliot, A. Gallié, J. d'Escricenne, H. de La Ménardière, R.Lefebvre,
O. Schloesing, P. Vourc'h, et C. Vaschalde.

Soixante ans après, Olivier Schloesing témoigne :

Hyères

Nous avons marché et marché depuis Cavalaire (il n'y a encore que très peu de véhicules débarqués). Marché, y compris toute la nuit dernière le long de la voie de l'ex-petit chemin de fer de Provence, sous le harcèlement incessant et féroce... des moustiques qui semblent préférer la peau blanche d'un jeune aspi blond au cuir noir des tirailleurs. Mais cette voie insolite permet de franchir le Gapeau sur un pont intact et d'arriver à Hyères, mieux que la route où l'on se bat furieusement depuis hier pour dépasser l'hôtel du Golfe, transformé en forteresse.

Le jour levé, nous sommes bien au cœur du sud de la ville, à ce grand carrefour d'où il suffit de suivre l'avenue Edith Cavell pour arriver à la gare, mon objectif.

Avant de débarquer, on avait distribué à tous les officiers un important paquet de cartes au 25/1000e de toute la région côtière et de nombreuses villes, très détaillées. Et aussi de petits objets en latex dont certains prétendaient - démonstration à l'appui - qu'ils permettaient de mettre sa montre à l'abri de l'eau de mer au moment du débarquement.

Donc, plan de Hyères en main, je traverse le carrefour et commence à suivre l'avenue. C'était sans compter sur l'effet « libération », ce jour tant attendu et dont on a vu et revu depuis les images tournées à Paris, avec son mélange d'enthousiasme, de désordre, de peur, d'initiatives insensées et de joie folle.

A Hyères, avenue Edith Cavell, ce fut successivement une femme qui me remit une énorme gerbe de glaïeuls rouges, bien encombrante à côté de la mitrailleuse et de la carte à la main ; puis un monsieur âgé, tout de blanc vêtu et fort distingué, avec rosette rouge à la boutonnière, qui voulait absolument m'aider à trouver la gare tout en m'avertissant que c'était probablement dangereux d'y aller. Mais nous n'étions pas là pour parader. Alors, il s'est collé à moi, en route vers ce danger redouté. Effectivement, la petite place bordée de verdure qui donne accès à la gare était étroitement surveillée depuis les hauteurs environnantes. Quelques obus de mortiers nous ont accueillis.

Grâce à l'habituel « colonne par un derrière moi, prenez vos distances » qui avait précédé, seule la tête de la colonne a été touchée. Le beau costume blanc du monsieur a été maculé de rouge et ma collection de cartes ravagée de petits trous. Sonné et enrichi de petits éclats, j'ai dû accepter que Césari me relève et me fasse évacuer.

Cela m'a donné l'occasion de faire d'abord la connaissance d'une école élémentaire voisine, où il se trouve que Marie-Claire, ma future épouse, avait appris son alphabet quatre ans plus tôt. Puis de retrouver ensuite, dans les vignes de La Londe-des-Maures, l'hôpital de campagne 425 avec qui nous avons fait la croisière de Bône à Cavalaire, voici quelques jours. Ses charmantes infirmières avaient sous la main dans leurs lits (d'hôpital s'entend) au moins cinq des dix aspirants de cette brève croisière.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

15 août 1944 –Débarquement de Provence
Olivier Schloesing

La reine Margot

Un hôpital de campagne pour pouvoir accueillir des nouveaux en amont doit se vider en aval ; le 425 se déversait sur Beauvallon, au fond du golfe de Saint-Tropez. Des brancards, des brancards et encore des brancards alignés en épis tout autour du hall, du salon, de la grande salle à manger et tout le long des allées du jardin de ce grand hôtel de luxe. Garnis d'Allemands, d'Américains, de Nord-Africains, de Français aussi, bien sûr ; de blessés légers en attente, avec de gros pansements sur l'une ou l'autre partie de leur anatomie (oui, n'importe où et partout). En attente de guérison, ou d'intervention ou d'évacuation sur le navire-hôpital Canada, à l'ancre dans la baie, prêt à transporter sa cargaison à Alger.

C'est là que nous étions, un copain aspi et moi, les 24 et 25 août (mais debout et non sur un brancard). Et on entendait les nouvelles de Paris, c'était à pleurer de joie et de rage mélangées. Après une si longue patience n'aurions-nous eu droit qu'à dix petits jours en France, alors que tout semblait aller si vite ? Ce n'était pas acceptable. Il fallait sortir et rejoindre la DFL dont on trouverait bien encore quelques éléments dans les environs.

Au milieu du hall, assise derrière un grand bureau, trônait une personne peu ordinaire dont l'uniforme de toile beige évoquait un « brigadier » de l'armée des Indes plutôt que l'infirmière-généralissime-en-chef dont elle assumait le rôle. C'était Mme Catroux, la générale Catroux, que les free French du Middle East avaient depuis longtemps surnommée « la reine Margot », dans un mélange de respect et de dérision. Redoutable personnage.

Rectifier nos uniformes autant que faire se peut, mettre bien en évidence nos insignes de Français libres et... à l'abordage avec détermination et correction. Cela a marché. Il nous restait à ramasser notre baluchon et à faire du stop. On a retrouvé le bataillon aux portes de Toulon.

Six croisières

De six croisières en Méditerranée, la sixième fut la bonne, elle me ramenait enfin en France pour participer à la Libération.

La première, en juin 40, de Sète à Gibraltar (puis à Liverpool), avait pour objet un regroupement familial partiel du côté de ce qu'on allait appeler la France combattante.

La deuxième, à l'été 43, non-stop de Liverpool à Suez, via Gooroch, Gibraltar et Port-Saïd, était offerte aux aspis frais émoulus de Ribbesford, qui avaient « choisi » l'infanterie coloniale ou la 4e brigade, autant dire la 1ère DFL.

La troisième, de Bizerte à Naples, au printemps 44, emmenait la DFL prendre sa part à la manoeuvre proposée et mise en oeuvre par le général Juin qui allait débloquer la campagne des Alliés en Italie.

La cinquième, début août 44, de Tarente à Bône (Annaba), pour prendre une douche soufrée, se débarrasser ainsi des « poussières italiennes » et se présenter bien propre à l'embarquement de la sixième, sur un transport de troupes de taille moyenne affecté à des éléments de la 4e brigade et à l'hôpital de campagne 425.

Olivier SCHLOESING
(Fezzan Tunisie)